

**Marie-Carmen Smyrnelis – Une société hors de soi, identités et relations sociales à Smyrne aux XVIIIe et XIX siècles (Mélanie Turco)**

**Mélanie Turco**

Editions Peeters (éd.)

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5757>

DOI : 10.4000/cdlm.5757

ISSN : 1773-0201

**Éditeur**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 397-402

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

**Référence électronique**

Mélanie Turco, « Marie-Carmen Smyrnelis – Une société hors de soi, identités et relations sociales à Smyrne aux XVIIIe et XIX siècles (Mélanie Turco) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5757>

---

Marie-Carmen Smyrnelis, *Une société  
hors de soi, identités et relations sociales  
à Smyrne aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris,  
Éditions Peeters, 2005, 376 p.

Smyrne, échelle du Levant caractérisée par son cosmopolitisme, a fait l'objet de nombreuses recherches depuis une quinzaine d'années<sup>1</sup>. On peut cependant affirmer que ce sont les études touchant à la diversité sociale et aux identités plurielles de la ville qui ont été privilégiées au cours des deux dernières décennies<sup>2</sup>. L'originalité de la démarche de Marie-Carmen Smyrnelis est d'avoir tenté de restituer la vie de l'ensemble complexe formé par la société smyrniote. L'ouvrage dont il est question reprend la thèse qu'elle a soutenue, sous la direction de Maurice Aymard, en janvier 2000, à l'École des hautes études en sciences sociales, et traite principalement des rapports intercommunautaires à Smyrne sur une longue durée qui englobe les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et se termine avec la première guerre mondiale et l'expulsion des Grecs de la ville.

Pour analyser une aussi vaste période, l'auteur a mobilisé un impressionnant corpus de sources de nature prosopographique et généalogique, se composant principalement de registres paroissiaux, registres d'État civil et histoires de familles rédigées par les descendants. Elle compare, à juste titre, le travail effectué à celui d'un détective ne négligeant aucune piste, suivant à la trace les individus pour découvrir le plus d'informations.

Pour aborder cette société, dans ses réalités les plus complexes, elle a choisi de ne pas s'arrêter aux statuts attribués aux individus par les institutions, sans les ignorer pour autant : les différentes communautés<sup>3</sup> et les « colonies » européennes sont présentées dès les premières lignes, leurs juridictions décrites et les Smyrniotes répartis à l'intérieur de ces différentes composantes. Si le propos de l'auteur n'est pas ici de nier l'existence de ces institutions, ni même leur impact réel sur la

- 
1. Marie-Carmen Smyrnelis, « Lecture critique de la bibliographie de Smyrne », dans *Histoire d'une ville ottomane plurielle : Smyrne (XVIII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)*, Istanbul, Ed. Isis, coll. « Analecta Isiana », 2006, p. 13 à 36. On y apprend que l'histoire de la ville connaît un regain d'intérêt depuis quelques années autour de trois thématiques : la ville-port, l'espace urbain et la ville multi-ethnique.
  2. *Ibid.* L'auteur fait notamment référence, par exemple, aux ouvrages d'Henri Nahum, *Juifs de Smyrne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier-Montaigne éditions, 1998 ou encore de Sonia Anderson, *An English consul in Turkey : Paul Rycout at Smyrna, 1667-1678*, Oxford, Clarendon Press, 1989.
  3. Les trois communautés ottomanes non musulmanes étaient constituées par les Grecs, les Arméniens et les Juifs.

société, elle propose en revanche de minimiser l'idée, forgée par l'historiographie, d'une société finement réglée par ces statuts et sans communication entre ses différents groupes. Elle souligne pour cela les difficultés consistant à quantifier les différents groupes ethniques, étant donné que les catégories sous lesquelles les individus étaient parfois – rarement – répertoriés n'ont jamais été fixées. Pareillement, elle rappelle qu'il est difficile de cerner les réalités prises en compte sous la notion de « millet »<sup>4</sup>. L'intuition de Marie-Carmen Smyrnelis est de considérer que les « non-dits » et les « laisser-passer » étaient tout aussi constitutifs de cette société que ses institutions formelles : on voit, par exemple, des consuls conserver des ressortissants en « fermant les yeux » sur leurs alliances maritales (interdites) avec des indigènes. Les institutions s'adaptent donc aux réalités beaucoup plus souples. Les individus jouent alors sur les marges de manœuvre offertes par ces incertitudes statutaires : notamment les protégés, ces Ottomans qui, sous prétexte de travailler pour les Européens, profitaient des privilèges des « colonies » tout en conservant leur statut communautaire d'origine et qui de ce fait n'hésitaient pas à se réclamer tantôt de la « colonie » tantôt de la communauté en fonction de leur intérêt. C'est dans cette perspective que l'auteur présente judicieusement au tout début de son ouvrage les « histoires de vie » de trois Smyrniotes<sup>5</sup>. Leur façon de jouer de l'éventail des statuts et identités à leur portée peut sembler exceptionnelle. Il n'en est cependant rien puisque la majorité des Smyrniotes vivaient ainsi. De toute manière, même si cela n'avait pas été le cas, ces vies auraient mérité d'être étudiées<sup>6</sup>.

On l'aura compris, Marie-Carmen Smyrnelis déconstruit les catégories et repousse au plus loin le déterminisme. En reprenant le fil rouge des trois histoires de vie du départ, elle s'intéresse donc au sein du second chapitre « Jeux d'identité » aux comportements de ceux qui changent ainsi de statut. Sa conclusion est partagée : lorsqu'un individu rejoint une autre communauté ou une « colonie » grâce à la protection, il est rare qu'il s'identifie à elle et que son sentiment d'appartenance soit modifié<sup>7</sup>. Les « jeux d'identité » étaient donc majoritairement stratégiques et parfois même opportunistes pour ces Européens qui se faisaient naturaliser, et changeaient de nationalité dès que la leur ne dominait plus sur la scène internationale.

Prenant acte de ce constat, l'historienne propose, au sein du quatrième chapitre intitulé « Coexistences », d'autres catégories pour appréhender la société smyrniote qu'elle considère plus adaptées. Les notables forment ainsi une classe à

4. L'auteur rappelle que Lewis et Braude ont remis en question la notion de Millet (« colonies » intégrées ou pas) et se sont interrogés sur l'époque à partir de laquelle ce statut conditionna effectivement la réalité : cf. Benjamin Braude, « Foundation Myths of the Millet System », dans Benjamin Braude et Bernard Lewis (dir.), *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, New York, Holmes & Meier Publishers, 1982.
5. Celles des Fernandès Dias, Barrelier et Diogénis, respectivement juifs, catholiques et orthodoxes.
6. Les micro-historiens soulignent le fait qu'il n'y a que des exceptions et que « la norme c'est l'exception », cf. Edoardo Grendi, « La micro-analyse et "l'exceptionnel normal" », dans *Écrire l'histoire*, vol. 3, 2009, p. 65-66.
7. Le protégé conserve ses anciens réseaux et n'entretient que rarement des liens privilégiés avec sa nouvelle « patrie » (chapitre 2).

part, unifiée par leur travail et leur niveau social, mais diversifiée par leurs ethnies et leurs confessions<sup>8</sup> ; tout comme, à l'opposé, les gens modestes qui vivaient de l'entraide sociale et du travail sans distinction ethnique. Entre les deux, le groupe des « levantins » se révèle plus problématique. Leur homogénéité est moins sociale (ils sont soit de situation modeste, soit aisés) que positionnelle : ce sont aussi bien d'anciens Européens enracinés au Levant et se mêlant aux indigènes tout en cherchant à se rapprocher de l'élite négociante, que des Ottomans qui se sont, eux, rapprochés des « colonies » européennes. Ce groupe formait un ensemble très visible, mais difficilement définissable<sup>9</sup>. Ainsi, l'auteur prouve que statuts et identités ne se superposent pas mais interfèrent pour former l'identité – au singulier – d'une personne et la configuration sociale dans laquelle elle s'inscrit, son « champ des possibles ».

Toujours en rupture avec une historiographie qui a jusqu'ici insisté sur les divisions internes entre Européens et Ottomans, l'auteur s'attache également à mettre en lumière les relations entre les différents groupes<sup>10</sup>. Marie-Carmen Smyrnelis ne nie pas que les liens entre Européens étaient plus forts, tout comme les liens entre Ottomans. Elle ne nie pas non plus que la ville ait été divisée en quartiers<sup>11</sup>. Toutefois elle s'attache à montrer que cette vision provient, pour l'essentiel, de celle des voyageurs européens de l'époque qui, obnubilés par les théories nationalistes de l'Europe, ne pouvaient comprendre cette société plurielle. Elle choisit donc d'inscrire sa thèse dans une optique bien différente : une Smyrne plurielle, du « vivre-ensemble », au-delà des différences. Si le cloisonnement est évident, les liens entre les populations des différentes communautés, qui s'inscrivent au niveau spatial, ne sont pas moins forts, mais demandent donc plus d'efforts pour être décelés<sup>12</sup>.

Les changements urbains du XIX<sup>e</sup> siècle ont profondément altéré les rapports sociaux et spatiaux en augmentant la mixité ethnique. Impulsés par la construction de nouvelles infrastructures (chemin de fer, routes...) et par une démographie galopante, de nouveaux quartiers, industriels et ouvriers, virent le jour à Smyrne. On observe donc peu à peu une spécialisation des quartiers qui, d'ethnique (le quartier européen par exemple) devient sociale : la « rue des Francs » n'est plus habitée que par l'élite, de plus en plus ottomane, et les quartiers les plus pauvres présentent une mixité ethnique forcée.

Cette analyse se confirme lorsque l'auteur observe le même phénomène mais à l'échelle du groupe des Français. On y retrouve le glissement vers un cloisonnement social de l'espace : les barrières ethnico-confessionnelles sont toujours présentes mais à l'échelon inférieur, sous la forme de blocs d'habitation. De même,

8. Les notables étaient aussi bien des Ottomans que des Européens, des Chrétiens que des Juifs ou des Musulmans.

9. Aujourd'hui encore les historiens ne savent pas vraiment qui y rattacher : « Même de nos jours, les études historiques ont du mal à se contenter de les définir comme des “descendants d'Européens” » (p. 234).

10. Pour les réseaux, cf. notamment les chapitres suivants : « Chapitre 3 : individus, familles, liens », p. 137-219 et « Chapitre 4 : Coexistences », p. 219-245.

11. Juifs et Musulmans dans la ville haute, Arméniens, Grecs et Européens se partageant la ville basse, cf. « Chapitre 5 : Les habitants de Smyrne dans l'espace urbain », p. 249-256.

12. Le bazar, le quartier européen et le port étaient ainsi des lieux de mixité sociale.

l'auteur remarque que les pratiques spatiales entérinent les pratiques sociales. Elle reprend pour cela les trois groupes distingués au chapitre 3 : ceux « qui montent » vont avoir tendance à s'installer à proximité des négociants, mais pas dans le même quartier, de manière à pouvoir entretenir les multiples réseaux qu'ils souhaitent se ménager, alors que ceux liés aux Grecs vont avoir tendance à rompre spatialement avec leur colonie et à s'installer définitivement dans les quartiers grecs. De plus en plus de riches Ottomans s'installent dans le quartier européen, désormais prestigieux et cher. Cette occidentalisation se constate aussi dans la création, quasi exclusivement européenne, du quartier industriel de la Pointe et d'infrastructures modernes, ou encore dans le combat des Européens pour la participation aux conseils de gestion de la ville. C'est sur ces bases que les historiens ont insisté pour pointer les luttes interurbaines et souligner l'opposition Occident / Orient. Marie-Carmen Smyrnelis prouve, au fil de ces chapitres, que cette opposition était fort superficielle. Enfin, s'il est vrai que les entreprises de modernisation de la ville furent largement menées par des Européens, les concessionnaires étaient tous des notables smyrniotes de la ville, ce qui contraste avec l'idée d'un interventionnisme autoritaire.

Au final, ces liens que Marie-Carmen Smyrnelis a étudiés lui ont permis de distinguer trois grands groupes de personnes à Smyrne, dont elle a défini les contours en se fondant sur les pratiques maritales, le choix des témoins, des parrains... En prenant l'exemple de trois mariages des « aristocrates d'archives »<sup>13</sup>, elle prouve tout d'abord que les mariages se font par intérêt, variant d'une famille et d'une époque à l'autre ; elle prouve ensuite qu'ils s'établissent alternativement « au plus près » (dans la même colonie et parfois même dans la famille) et « au plus loin », lorsqu'il s'agit de chercher le futur conjoint au sein d'une autre nation et même d'une autre religion de manière à élargir son réseau social ; enfin que l'endogamie professionnelle chez les négociants est la règle car elle permet de soigner au mieux ses intérêts. Sa partie « cumul des liens » repose donc sur ce constat simple : les liens maritaux sont renforcés par les relations professionnelles et vice-versa, ainsi que les liens de parenté spirituelle, les appels à témoin... Elle remarque de même que les mariages « au plus loin » sont plus fréquents au sein de seconde catégorie de « ceux qui montent », ceux qui souhaitent diversifier leurs réseaux. Leur place de médiateur, très avantageuse, leur permet par le mariage de se rapprocher des négociants<sup>14</sup>. Pour ce qui est des familles plus modestes, elles s'allient presque exclusivement aux familles grecques, acceptant une certaine rupture avec la colonie française. C'est ce que l'auteur a réussi à démontrer grâce au « jeu d'échelle »<sup>15</sup> entre les exemples précis et la généralisation rendue possible par l'étude statistique.

13. Cette expression, les « aristocrates d'archives », est employée ici par Marie-Carmen Smyrnelis pour désigner les personnes qui apparaissent le plus dans les archives et pour qui il est donc aisé de retracer le parcours (p. 96).

14. On voit bien ici pourquoi Marie-Carmen Smyrnelis préfère parler d'« espace relationnel » plutôt que de réseaux étant donné que la notion d'« espace relationnel » infléchit plus vers une idée dynamique des réseaux, en perpétuelle élaboration, fabriqués au jour le jour par les choix individuels.

15. Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard et Le Seuil, 1996.

Les réseaux relationnels sont aussi explorés au niveau des relations de la ville avec l'extérieur. L'auteur démontre qu'au fil du XIX<sup>e</sup> siècle les Smyrniotes de toutes catégories confondues élargissent leurs horizons. Ainsi, les Européens aisés vont-ils avoir tendance à se lier avec l'arrière-pays smyrniote en s'installant toujours plus fréquemment dans les villages, mais en réduisant de plus en plus leurs relations avec les Ottomans. L'historienne explique à ce propos qu'au fur et à mesure de l'installation massive d'Européens, ceux-ci se regroupaient spatialement comme ils l'étaient à Smyrne même. Ainsi, les barrières ethniques sont-elles peut-être plus facilement franchissables lorsque l'effet de masse n'entre pas en jeu.

Pour les espaces plus éloignés, les comportements se calquent encore plus sur les différentes typologies sociales déjà remarquées : ainsi, les négociants ottomans peuvent jouer d'un réseau « familio-commercial » très bien établi en Méditerranée orientale, mais seuls parmi eux les Arméniens et les Grecs accèdent à la partie occidentale de la Méditerranée, où une partie des familles vont s'installer dans les grandes villes de manière à profiter du commerce international qui se développe alors. Les Européens, eux, sont plutôt isolés dans le Levant, mais ils renouent au début du XX<sup>e</sup> siècle avec leurs origines<sup>16</sup>, et parfois vont jusqu'à s'y installer pour établir un commerce familial avec Smyrne. En revanche, les Européens modestes, eux, ne bénéficient d'aucun lien, ni en Méditerranée orientale, ni en Europe occidentale. Ils ont donc rencontré beaucoup plus de difficultés et ne se sont installés en Europe qu'après la première guerre mondiale.

Toutefois, tous les Smyrniotes partagent un point commun : ils savent jouer de leurs identités multiples et s'ouvrir à des réseaux les plus variés, alors qu'en Europe, à la même époque, les sociétés se referment sur elles-mêmes avec la montée des nationalismes. L'auteur réussit donc à dégager en permanence l'« espace des possibles » de tout un chacun ayant vécu à cette époque à Smyrne. Elle nous montre comment les membres de cette société ont appris à jouer de leurs réseaux, à les activer comme bon leur semblait de manière stratégique et avec des principes totalement différents de ceux ayant cours dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au final, cette étude innove par sa démarche alliant les apports de la micro-histoire aux apports d'une approche macroscopique. Le jeu d'échelles entre individualité et généralité lui permet de saisir les souplesses du système original des sociétés des Échelles et les liens noués entre les individus, plutôt que d'insister sur les ruptures et les cloisonnements.

On peut certes regretter que les lacunes dans les sources – toutes européennes car les archives ottomanes datant d'avant 1852 ne sont pas accessibles – risquent de biaiser la vision de cette société. On pourra aussi regretter la grande prédominance des hommes au sein de la population étudiée, ou encore celle de ces « aristocrates d'archives », au détriment des femmes et des petites gens. Enfin, les conflits sont largement mis de côté car les sources du tribunal consulaire français de Smyrne ont brûlé en 1922. Les sources dictent ainsi une vision partielle de la société smyrniote, mais cela ne compromet en rien la valeur de ce travail.

16. Grâce à leurs familles restées en Europe, cf. « Chapitre 7 : Les habitants de Smyrne hors de Smyrne », p. 307 à 335.

En mettant en série des histoires individuelles, l'auteur dégage toute la complexité de la société smyrniote de l'époque. Une question se pose finalement en conclusion : dans quelle mesure les caractéristiques dégagées sont-elles transposables à d'autres sociétés urbaines ? Peut-on les généraliser à toutes les villes ottomanes et à toutes les échelles du Levant ? Ou bien est-ce que la complexité de cette société est telle qu'aucune transposition n'est envisageable ?

*Mélanie TURCO*  
*Université de Nice Sophia Antipolis, CMMC*